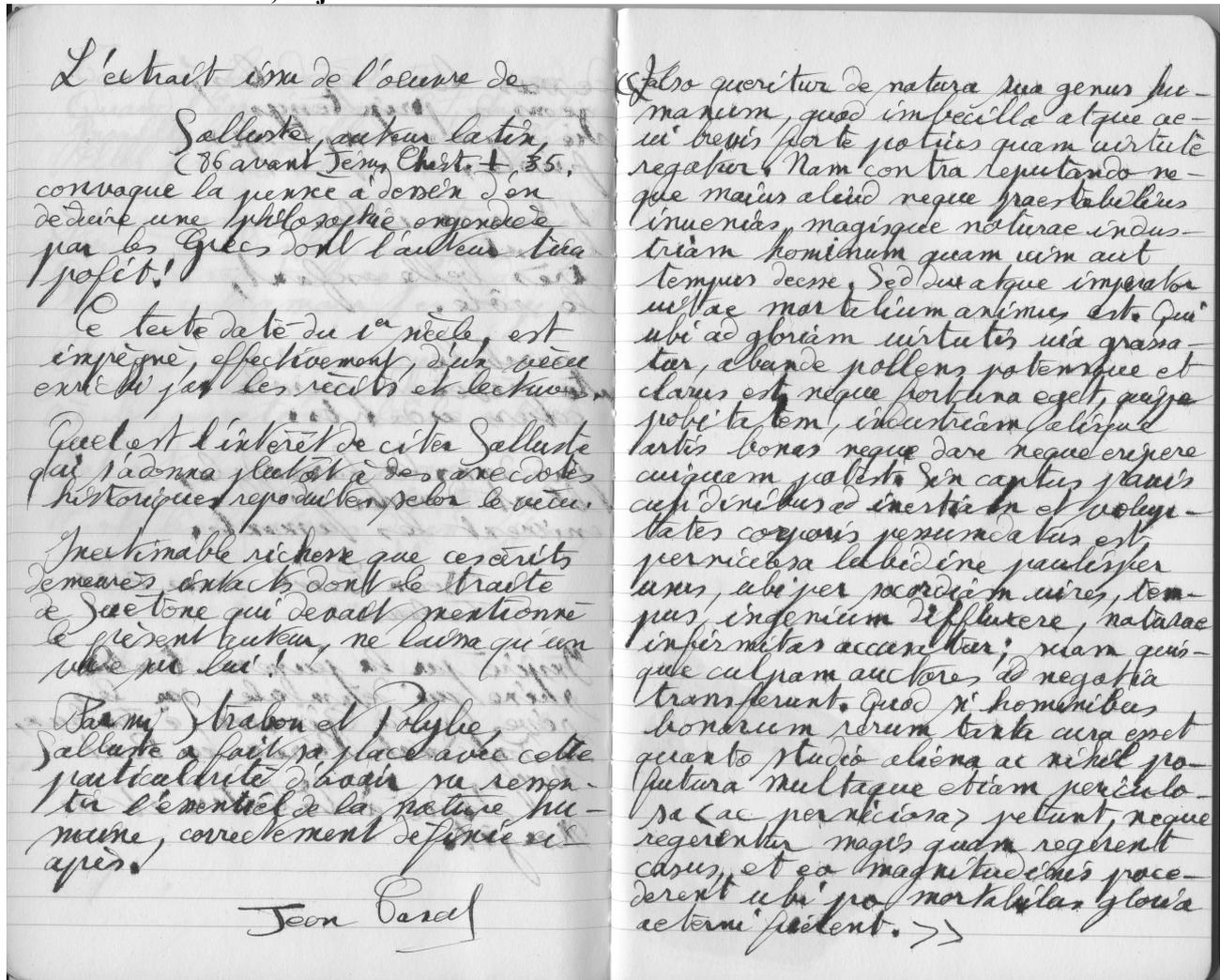


« Falso queritur de natura sua genus humanum, quod imbecilla atque aevi brevis forte potius quam uirtute regatur. »

Salluste. Première moitié du 1er siècle après Jésus-Christ.

Des auteurs illisibles, aujourd'hui



Pris chacun différemment dans un contexte très spécifique à leur formation intellectuelle, selon les goûts de l'esprit, s'entend, plus ou moins imprégné de casuistique, enclin à parfaire le savoir jésuitique, comme modèle étalon des élites d'alors, les auteurs affectionnés ci-dessous évoqués, entrent dans un registre très tôt indexé dans les apocryphes de la docte pensée du XIX^e siècle, ayant couru durant leur présence dans cette société jusqu'à en influencer les épigones qui en conduisirent la synthèse, plus tard, jusqu'au XX^e siècle.

A ce sujet et d'une inspiration proprement attribuée à l'idiotisme (c'est-à-dire ?), les choix de lecture doivent être, certes, orientés vers des centres d'intérêts relatifs aux besoins impérieux du moment, sans en omettre l'aspect culturel, et cela afin de correspondre à la demande exigée par la société qui, dans un futur proche, aura un besoin national de ses concitoyens dévoués à en défendre ce que la nation eut de plus cher : sa patrie. Il en fut question depuis 1789, jusqu'à une certaine date circonscrite vers la fin du XX^e siècle. En est-il aujourd'hui toujours un sujet primordial dans le soucis de pérenniser l'esprit d'un peuple qui multiplie les identités dans l'espoir épuisé d'en concrétiser Une seule, en vain : celle que la France incarne durant des siècles avec les invasions et accommodements consensuels des civilisations envahissantes (lire Braudel : « L'identité de la France »), attestée, notamment avec les langues vernaculaires usitées, dans chaque recoin de ce territoire réduit, de la diversité encore vivante et entretenue sous les aspects de la tradition séculaire, confinante aux limites des nouvelles langues communautaires dont il faut tenir compte dans la culture de nos jours, manquant de certitude pour un avenir compromis par des facteurs inhérents aux contextes actuels.

Le document excipé pour les circonstances de la présentation de cet essai, est déjà vieux de quelques années quand le Latin et le Grec ancien occupèrent le clair de mon temps, dévolu aux études littéraires classiques. Une période, elle aussi, révolue qui s'était satisfaite amplement de cette autre expérience unique, ancrée dans un vécu riche en découvertes sociologiques, au demeurant de rencontres humaines.

Ici, nous sommes immergés au milieu du XIX^e siècle ! Une singularité, en fait, qui repose sur ce concept ultra moderne, consistant à réduire au maximum les bases du savoir à quelques élogieuses connaissances indispensables pour occuper une place prépondérante dans un secteur prédéfini, moyennant des aptitudes avérées, reconnues d'utilité publique si l'on interprète la pensée souveraine d'une nation qui, cahin-caha, forme ses élites. Rien de bien singulier si l'on prend en compte les paramètres qui les définissent une fois la méthode appliquée au sein des institutions légalisées en l'espèce pour les recevoir, en bonne et due formes. C'est même un critère d'admission, une espèce de certificat oblitérant une vérité scolastique vieille de deux mille ans d'histoire, assermentant auprès du « pouvoir » le droit d'en user à bon escient. Le cheminement s'effectuera par les applications conformes à une science appropriée dans les domaines convoités, favorables à l'état qui, au chevet des Institutions, validera ledit !

Loin des turpitudes attribuées aux aléas de l'existence, toujours imprévisible dans sa métamorphose (le mot n'est pas trop fort), la pensée épouse toujours son époque, lorsqu'elle en évoque les diversités sociales, ponctuées d'anomalies qui ne paraissent point perceptibles aux premières observations, puisque ce fut une science reprise par les universitaires en cette fin du XX^e siècle très essoufflé, d'aujourd'hui que cette manière d'analyser le fonctionnement d'une société, en regardant vivre ses contemporains. « On » en déduit, ou du moins, chacun en tire une certaine conclusion qui influera sur le comportementalisme individuel, préférant l'indépendance individuelle à la communauté tout entière, dévouée aux forces du pouvoir de décision ; nul n'en réchappe, dès l'instant qu'il fait parti d'un système dont la société dépend du jugement politique.

Pour des raisons préservées dans la sphère privée, liées à la culture dont elles dépendent, doit-on classer Ernest Renan (Le miracle grec), Hippolyte Taine (de l'intelligence, etc.), au demeurant Sainte-Beuve (Nouveaux lundis) dans le registre des intellectuels à proscrire dans les lectures d'aujourd'hui, et ne les point conseiller à une certaine classe sociale avide de curiosité d'un enseignement définitivement aboli par l'Institution elle-même qui opta pour une « simplification » des aptitudes aux sciences sociale & humaine ! Fastidieux à lire et non difficiles à comprendre, leurs écrits demandent de l'attention, de sorte que l'on peut abrégé des paragraphes trop éloquents dans les matières traitées, et poursuivre le même sujet en d'autres pages plus exhaustives, à même d'aller à l'essentiel, là où le lecteur attend de rencontrer ses propres idées ; puisque, paraît-il, c'est lui qu'il recherche, dans ses lectures...

De réforme en réforme, « on » vit disparaître non pas ces auteurs qui parmi tant d'autres, ont nourri la pensée d'une époque, voire deux générations (jusqu'au début du XX^e siècle), mais la quintessence du savoir dilapidé au profit généralisé de la communauté tout entière dont « on » avait intérêt à maintenir loin de la connaissance, tous ceux qui s'en fussent un peu trop approchés, contrairement aux programmes concoctés pour affamer l'esprit, sans jamais le nourrir. Étique tel le cheval, l'âme de tout un peuple a fini famélique, jusqu'à en mourir, intellectuellement. Il suffit de constater l'actuelle société pour en tirer une conclusion néfaste. Les dernières conjonctures de ces quarante années en certifient les erreurs commises en connaissance de cause par les civilisations ancrées dans un système progressiste, calqué sur le consumérisme outrancier de tout ce qui peut apaiser les inquiétudes rationnelles du moment. La France s'est considérablement appauvrie.

Il y eut pourtant de grands noms depuis l'avènement des auteurs mis en exergue, ici, lesquels essayèrent d'attirer l'attention d'un point de vue général sur certains dangers qui guettent les sociétés à vouloir se désister sur le rendez-vous que l'histoire sociale donna aux humains. C'est en ce début du XXI^e siècle que se devine enfin l'apogée de notre existence, vouée à ne plus se retourner pour avancer, délaissant les valeurs usées des Anciens, ayant fait preuve de sages résolutions pour édifier un monde de paix ; toujours en vain ! Ayant échoué là où leurs conseils furent bafoués, leurs pensée ont rejoint celles de Pascal !

Renan, lui, exégète autorisé en ses études, s'opposa aux commerces et à l'industrie ultralibérales attentatoires à la nation, calquée sur le modèle anglo-saxon notamment ; quand bien même eût-il comme d'aucuns dans son siècle, hésité de façon à revenir sur ses erreurs qui lui coûtèrent sa chaire au Collège de

France. Excepté son effroi à l'encontre de la République, Renan imprégna (1871) le royaume de France de sa formule historique : « la mort du roi est le suicide de la France. » Maurice Barrés succédera à son maître, avec la pertinence qui lui valut la renommée populaire controversée jusque dans les rangs du socialisme naissant. Désuètes, sans grand honneur, comme il fut édicté, les idées post lumineuses du siècle de Rousseau se sont achevées avec le XX^e siècle commençant. Les deux siècles qui précèdent ce dernier ont donné toute leur force intellectuelle dans le but que la réflexion devra, désormais, découler des générations à venir. Seulement, inattendue, l'aire du numérique a ravi tous les dogmes. Le virtuel est devenu le moyen d'expression le plus pratiqué par des antinomies qui se querellent le nihilisme de leur existence réduite à ne subsister que de façon éphémère : le temps de la durée d'une image, d'un appel ou bien d'inscriptions furtives apparaissant en scripte codé ! Sont établies, en effet, les réalités du XXI^e siècle, confrontées à des défis fondés sur un combat contre la vitesse du temps qui nous est compté. Un compte à rebours calculé dans une forme intemporelle, en quelque sorte.

La place de cette littérature trouve son idéal dans les bibliothèques dépoussiérées quotidiennement afin d'éviter l'usure matérielle des livres qui les composent. Les auteurs proscrits pour avoir cultivé avec outrance de l'idéologie de circonstance, ne trouvent guère de lecteurs qui auraient du temps à perdre en parcourant leurs ouvrages, devenus pompeux et édifiants de thèmes tombés en désuétude ; et quand les universitaires se replongent dans leurs œuvres, c'est pour en rechercher quelques indices laissés intentionnellement, en forme de camouflé d'une pensée morte depuis longtemps ! On les cite dans les meilleures revues intellectuelles, et il y en n'a guère. On les retravaille dans les chaires où, à nouveau, revivent ses immortels, comme des revenants du spiritisme intellectuel !

Toutes leurs intentions louables et reconnues en leur contexte, deviennent effectivement obsolètes, de nos jours et pour les années futures (une certaine démagogie se dégage de ces auteurs, d'un point de vue intellectuel, s'entend). Il semblerait, en prenant du recul que leurs œuvres ne furent que des essais, n'ayant point été transformés. Le temps ne se prête guère à une étude des genres issus de l'esprit commun à la nation d'autrefois qui, au cours de son histoire ternie avec des guerres et conflits sur lesquels il serait funeste de revenir, en allusion à des faits horribles commis, aurait tendance à s'effacer devant les impératifs de l'économie sociale en proie au libéralisme dont elle ne parvient toujours pas à extraire une solution sociale qui apparaît comme impérieuse, en une conjoncture aux apparences trompeuses.

La laïcité ayant abattu le dogme religieux, lequel abolira les espoirs monarchiques définitivement inhumés avec la fin de Maurras, la société montra ses capacités à progresser selon les normes sociales relativement adaptées aux besoins du peuple inéluctablement combatif, animé de velléités subversives, conformément à sa volonté de prétendre à sa légitime liberté. Il est vrai que l'intérêt de potasser (car il est hors de question de lire les écrits complets des auteurs cités en amont de ce texte, pour des raisons évidentes de temps à impartir), les ouvrages de ces auteurs, serait d'en soutirer quelques enseignements susceptibles d'en faire bénéficier les populations qui, d'ailleurs, ne s'en préoccupent nullement. Le XIX^e siècle plus précisément invite à une immersion de plusieurs années afin de comprendre les raisons d'une telle pensée ; à moins que vous y fussiez déjà affairés depuis longtemps... Il y a une véritable richesse qui émane toujours de ces lectures dont la valeur ineffable ne peut se confondre avec les textes publiés de nos jours par des auteurs autorisés à en disputer le fond, lesquels en fait, reviennent de façon récurrente vers les maîtres de la pensée, depuis l'avènement de l'apogée grecque sous Périclès ! Au même titre que les professeurs, et c'est là leur rôle, revenant incessamment sur les présocratiques et leurs épigones qui suivront les siècles, les auteurs contemporains versés dans cette exégèse étanchent leur savoir chez eux, en s'abreuvant aux sources de leurs origines ! Plus rien ne subsiste en fait de ces époques, si ce ne sont que quelques allusives pensées en études marginales des classicismes contemporains, où, en effet, l'on peut recouvrer un témoignage vertueux de leur passage dans l'histoire des sciences sociale et humaine. Ces modèles français qui constituèrent en fait une *intelligentzia* forte en son temps, se disputaient l'utilisation du savoir à des fins socialement nationalistes, axées vers un esprit politique tendancieux qui amena la société à se détourner de la valeur suprême du savoir et de la connaissance, précipitant les conflits sociaux et les guerres ! L'exploitation des idées au profit de dogmatiques idéologies ont effectivement provoqué des césures aux conséquences encore irréversibles que l'on ressent toujours aujourd'hui. C'est dire le danger qui persiste avec des courants de pensées dont on croyait avoir définitivement corrigé les dérives. La religion revient en force pour exprimer sa volonté de s'imposer dans un monde profane en perdition. Les besoins d'alors se déterminent par une quête perpétuelle de paix entre les peuples qui paradoxalement continuent à se détruire. Et pourtant, c'est vers le passé que le présent doit se tourner pour reconstruire un avenir chassé de toute idéologie attendant à la concorde

humaine. On ne sait si l'on doit entretenir l'illusion d'un renouveau qui apaiserait les hostilités internationales enclines à se disputer la moindre novation économique dont les causes indéniablement désastreuses deviennent un peu plus chaque année évidentes.

Le fragment du texte latin est justement choisi sur des critères d'éthique. Salluste en fait allusion dans son texte présenté en introduction du récit historique qu'il développe ; c'est ce détail qui est retenu et donc placé en préambule, ici. Les Lumières ont-elles eu connaissance de ce passage ? Nul ne pourra le savoir. Les Humanités défendues par Diderot qui préconisait dans son plan pour une université d'apprendre le Grec et le Latin conjointement, s'inscrit dans l'assimilation des langues indispensables pour appréhender la connaissance de l'antiquité. Un professeur de philosophie universitaire maîtrise-t-il les langues dites à tort mortes ?! Nenni ! Seule l'agrégation dote les esprits du savoir originel aux matières étudiées. Un philosophe d'aujourd'hui n'écrit, ni ne lit le Grec ancien dans le texte ; c'est une carence pour l'enseignement qui priva la culture d'une doctissime intelligentzia.

Post-Scriptum : Il est cependant un mérite chez ces auteurs, reconnu en Sainte-Beuve dont on ne peut lire l'œuvre complète, faute d'y perdre un temps fou, qui critiqua des auteurs et notamment Corneille, sur le *Cyd*, et l'élaboration de son œuvre. 106 pages consacrées dans « **Les nouveaux lundis** » sont savamment élaborées sur cette figure théâtrale. Un travail remarquable que la critique contemporaine ne pourra jamais égaler, quand bien même tenterait-elle de s'en y rapprocher. On se souviendra en l'occurrence, de « **L'Imitation de Jésus-Christ** » écrite par Pierre Corneille de l'Académie française...

Renan fut renié pour son essai sur « **La vie de Jésus** » de laquelle, le maître se prit à remettre en question le parcours biblique trop romancé à son goût. Il en fut affecté par son parti pris à la défaveur des institutions qui l'employèrent à l'époque. Une rigueur d'esprit était exigée au regard d'une morale bourgeoisement déguisée dont Charles Baudelaire fit également les frais. Le renvoi de sa chaire lui porta un coup décisif de sorte que son caractère se tourna du jour au lendemain et ses idées de s'épanouir sur un tel fait, renouvelèrent l'identité du maître toujours resté invaincu.

Quant à Hypollite Taine, il possède cette originalité naturelle de penser différemment le monde restreint autour duquel il gravite, tel un satellite ayant perdu son orientation finale. Sans destination, il se meut dans une sphère étrangement idéaliste sans soucis de corriger ce voyage inconnu, vers lequel il se dirige, consciemment. Un auteur affectionné particulièrement et qu'il faut ranger parmi les amis restés fidèles, tels que Diderot, Montesquieu, Alexis de Tocqueville, Rousseau, Fustel de Coulanges (*La cité antique*), G. Bloch (*La république romaine*). « **De l'intelligence** » de Taine se compose de trois volumes extrêmement embarrassants à lire...(1400 pages). Évidemment Jules Michelet fait parti de ce cercle des intimes, comme plus tard Bachelard et tant d'autres élus...scrupuleusement triés selon des critères stricts de reconnaissances intellectuelles... Les latins et les Grecs anciens sont des lectures quotidiennes indispensables. Abrégeons ce discours, cher lecteur, car il serait trop long de continuer à en écrire, ton temps est compté...comme il va sans dire...

Jean Canal. Fin août 2021.

Corneille, vers la fin de sa vie, adressa ses hommages à une Belle beaucoup plus jeune que lui. Elle lui fit remarquer que son âge fut inconvenant pour un prétendant. Il lui répliqua, élégamment, de la sorte.

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Aime à faire cet affront :
Il saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Pensez-y belle Marquise
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise
Quand il est fait comme moi.